

LE THÉÂTRE

N° 132

Juin 1904 (II)



Photo Manuel.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME (ACTE I^{er})

Boniface (M. Fugère)

Le Prieur (M. Allard)

La Quinzaine Théâtrale



La quinzaine qui vient de finir a vu rappeler le souvenir d'un homme qui tint quelque peu au théâtre, c'est de Henry Monnier que je veux parler. Il fut, il est vrai, surtout caricaturiste et dialoguiste. Son bagage théâtral ne se compose que de quelques comédies burlesques en un acte, dont la plus célèbre est *le Roman chez la Portière*, qui se joue encore de loin en loin, et d'une lourde pièce en quatre actes, *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*. Celle-ci ne fut que la mise en action de son prototype favori, le bourgeois Joseph Prudhomme, écrivain-expert, élève de Brard et Saint-Omer, qu'il représenta, lui-même, au théâtre, ce qui lui fut d'autant plus facile, qu'il en incarnait le personnage, à la ville et dans la vie privée. Il fut assez médiocre comédien et ses pièces vieillottes ne seraient plus supportables aujourd'hui. Si nous en parlons, c'est pour ne rien laisser passer de ce qui, de près ou de loin, peut intéresser le théâtre. Cette résurrection inattendue et momentanée a été d'ailleurs le prétexte d'une fête pittoresque, un bal costumé, où la toilette de 1830 à 1850 fut obligatoire; on y vit des gravures coloriées de *la Sylphide*, qui se mirent à danser.

Au théâtre Antoine, dans cette même quinzaine, on a donné une curieuse représentation au bénéfice du monument à élever à la mémoire de Henry Becque. Comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, les principaux éléments de cette matinée avaient été pris dans le répertoire du bénéficiaire. *La Parisienne*, *les Corbeaux*, faisaient partie du contingent. *La Parisienne* admirablement interprétée, avec une distribution de derrière les fagots — Féraudy, dans le rôle du mari cornard, Antoine et Grand, dans les rôles des deux amants, n° 1 et n° 2, et Réjane, dans le personnage suggestif de Clotilde « la Parisienne... » excusez du peu! — a fait grand effet. Si de l'autre monde, on voit ce qui se passe dans celui-ci, Becque a dû se dire que, de son vivant, il n'a jamais eu pareille interprétation.

Le 2 juillet prochain, on célébrera le centenaire de George Sand, qui est née à Paris, le 2 juillet 1804. Comme auteur dramatique, il est certain que George Sand n'a pas une notoriété comparable à celle qu'elle a comme romancier, cependant son œuvre est loin d'être méprisable. Elle comprend un effectif d'une vingtaine de pièces de valeur très diverse, dont quatre, au moins, méritent de rester au répertoire, c'est par ordre chronologique : *François le Champi*, *Claudie*, *le Mariage de Victorine* et *le Marquis de Villemér*.

George Sand avait la passion du théâtre, elle n'en avait pas l'intuition; et en ignorait le savoir-faire, auquel ne pouvait se plier son humeur fantaisiste et vagabonde. Elle écrivait ses pièces, tout comme elle écrivait ses romans, sans plan arrêté, à la rencontre de l'imagination, à toute fureur d'écrire, comme elle eût jeté au hasard des notes de musique qui n'auraient pas eu l'appui d'une portée. Il en résultait parfois des œuvres vibrantes, venues en une forme admirable, quant à l'écriture, mais le plus souvent, sans équilibre. Comme elle se rendait compte de son inexpérience professionnelle, elle ne répugna jamais à prendre des conseils, et à s'étayer d'une expérience. Pour ses trois premières pièces, ce fut le comédien Bocage qui fut son conseiller, son inspirateur, volontiers, dirai-je, son collaborateur. Je ne parle pas ici, bien entendu, de ses pièces de début, *Cosima*, drame d'un ennui mortel qui eut deux représentations au Théâtre-Français, en 1846, et *le Roi attend*, un à-propos, écrit en hâte, pour une représentation de gala, que le Gouvernement provisoire donna au mois d'avril 1848, dans la Maison de Molière, fort étonnée d'offrir l'hospitalité à des hôtes inattendus. Sa première pièce, parmi celles qui comptent, fut *François le Champi*, représentée sur la scène de l'Odéon, le 25 novembre 1849, sous la direction de Bocage. Ce fut un grand succès, et, pendant de longs mois, la solitude de

l'Odéon fut envahie par la foule. Sa seconde pièce, *Claudie*, suivit à un an de distance, 11 janvier 1851, et fut représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Bocage y jouait le principal rôle, et en fit la mise en scène, qui parut alors très remarquable. La pièce hardie pour l'époque, — elle le semble moins aujourd'hui, — souleva d'ardentes polémiques; elle eut ses fervents admirateurs et ses violents contempteurs; son succès n'eut rien à envier à celui du *Champi*; le 10 mai 1851, la même année, on joua, au théâtre de la Gaîté, du même auteur, un *Molière* en cinq actes, qui eut fortune médiocre.

Ceci est la première période de son théâtre. La seconde, qui dure environ huit années, de 1851 à 1859, se concentre au Gymnase, alors sous la direction érudite de Montigny. La série comprend une suite de huit pièces médiocres pour la plupart. La première est une exception, car celle-là est un chef-d'œuvre, *le Mariage de Victorine*, exquise continuation de la pièce de Sedaine, *le Philosophe sans le savoir*. — Madame Sand eut souvent la hantise de Sedaine, qu'elle admirait, qui l'attira, et qu'elle considéra comme un maître surtout dans la sentimentalité bourgeoise... « En fait de bergeries, — écrivit-elle, — Sedaine, dans quelques scènes adorables, a peut-être touché juste, et marqué la limite... » — Il suffit de nommer les autres, écrites, pour la plupart, sous je ne sais quelle obsession de fantaisie italienne dénuée de toute vérité et de toute humanité, *les Vacances de Pandolphe*; *le Pressoir* — où elle mit en scène, ainsi qu'elle l'écrivit elle-même, en une distinction subtile, non plus des paysans, enfants de la nature, mais des villageois, demi-paysans, frottés de civilisation — *Flaminio*; *Lucie*; *Françoise*; *le Démon du Foyer* et *Marguerite de Saint-Gemme* (où débuta P. Berton). Tout cela atteignit à peine à l'estime.

Pendant cette période du Gymnase, elle s'échappa, par deux fois, en école buissonnière, pour retourner à l'Odéon, théâtre de ses débuts. Elle y donna d'abord un grand mélodrame, *Mauprat* (1853), tiré du roman qui porte le même titre et qui est à coup sûr son œuvre la plus parfaite. Le drame est loin du roman, il est intéressant quand même, et n'a qu'un défaut, c'est, après une première partie saisissante et très mouvementée, d'aller s'enfouir en de longues tirades philosophiques, qui distillent l'ennui. L'auteur, très accessible aux conseils et très sensible aux impressions, l'avait si bien compris, qu'en 1875, pour une reprise de *Mauprat* qui se fit trois ans plus tard — et qu'elle ne vit pas, puisque sa mort remonte à 1876 — elle avait pratiqué de vigoureuses coupures et refondu tous les derniers tableaux. En 1855, le même théâtre de l'Odéon eut la bonne fortune d'une pièce étrange, curieuse, *Maître Favilla*, comédie dramatique, où l'acteur Rouvière fit une création tout à fait originale.

Après un repos silencieux de cinq ou six années, George Sand reparut à l'Odéon, avec l'exquise comédie du *Marquis de Villemér* qu'on se plut à appeler « le Roman d'une jeune fille pauvre » par analogie renversée avec *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet. *Le Marquis de Villemér* eut un immense succès, auquel ne furent pas étrangers l'esprit et le savoir-faire d'Alexandre Dumas fils, qui se fit, pour cette pièce, le collaborateur de George Sand; *le Marquis de Villemér* date de février 1864. Ce fut l'avant-dernière pièce représentée de George Sand, la dernière fut *L'autre*, comédie en quatre actes et un prologue (1870) jouée également à l'Odéon, pièce inégale, écrite dans une forme merveilleuse, qui contient des scènes de premier ordre, et d'une réelle beauté, mais qui n'eut, en réalité, qu'un succès de trente représentations. A partir de la trente et unième, le public eut l'air de ne plus comprendre. « Il est au-dessous du niveau... » disait Gustave Flaubert.

De cet ensemble, trois pièces ont surnagé : *François le Champi*, *le Mariage de Victorine* et *le Marquis de Villemér*, qui sont au répertoire de la Comédie-Française, où d'ailleurs on ne

les joue que rarement. A l'occasion du centenaire, on y joindra *Claudie*, ce qui est une excellente idée, car ce quatuor représentera la sélection réelle du théâtre de George Sand.

L'Odéon, qui se devait de prendre part à la fête, l'a fait avec une reprise trop modeste du *Démon du Foyer*, une des pièces les plus médiocres de George Sand. Ce *Démon du Foyer* avait assez bien réussi, jadis, grâce à une distribution admirable qui réunissait dans son ensemble : Geoffroy, Dupuis, Lafontaine, Mesdames Rose Chéri, et Amédine Luther. Avec de pareils comédiens, on avait pu s'y tromper et se faire une illusion, que nous avons perdue à l'Odéon, l'autre soir.

Parlons, maintenant, d'un incident qui a fait quelque bruit dans le monde des théâtres ; l'« incident Toirac » qui met en cause l'Académie et la Comédie-Française. Voici en quelques mots ce

dont s'agit : un certain docteur Toirac, dentiste de sa profession, légua, il y a quarante ans, après fortune faite, le capital d'une rente de 4,000 francs, pour fonder un prix annuel de pareille somme, à remettre à « l'auteur de la pièce la plus remarquable jouée, dans l'année, à la Comédie-Française ». Il confia, en outre, à l'Académie, le soin de désigner l'auteur qui devrait bénéficier de sa libéralité. Cette année, paraît-il, les choses n'ont pas été tout droit, comme vous allez voir. La Commission d'examen nommée pour faire son rapport et donner son avis conclut pour la pièce de M. Octave Mirbeau, *les Affaires sont les Affaires*, jouée l'année dernière au mois d'avril. On croyait que la proposition faite par la Commission serait confirmée sans difficulté, mais point. A la pièce de M. Octave Mirbeau, on opposa celle de M. Hervieu, *le Dédale*, et l'Académie se divisa



Photo Larcher.

SIMPSON
(M. Grand)DU MESNIL
(M. de Férandy)CLOTILDE
(Mme Réjane)LAFONT
(M. Antoine)

LA PARISIENNE AU THÉÂTRE ANTOINE. — REPRÉSENTATION AU PROFIT DU MONUMENT DE H. BECQUE

par moitié. On se souvient de *les Affaires sont les Affaires*, comédie de caractère, plutôt violente, où l'auteur, qui a une dent dure qui mord volontiers, et une main sans manchette, qui gifle et égratigne plus qu'elle ne caresse, synthétisait la question d'argent, par un type de brasseur d'affaires, louche et sans scrupules. Très habilement, l'auteur avait donné au rôle des notes d'un comique amer, dont la vibration atténuait sa tonalité trop aiguë. La pièce eut grand succès, elle va doubler le cap de « la centième ». Il me paraît que moindre fut le succès du *Dédale*, ce qui d'ailleurs ne prouverait rien, le succès ne déterminant pas l'étiage absolu d'une pièce, au point de vue de son mérite. Dieu nous garde, d'ailleurs, de formuler une opinion en matière si délicate ; je préfère laisser ce soin aux autres. Mais l'Académie, elle, qui a accepté le mandat, était tenue, il me semble, de se prononcer, et elle aurait dû avoir le courage de le faire.

S'il y a une pièce à son gré, « la plus remarquable », c'est à celle-là que devrait être attribué le prix Toirac. Si au contraire, ce qui est assez difficile à admettre, il y a deux pièces de mérite absolument égal, comme deux chevaux de courses arrivés au but, en même temps, sans qu'il y ait un millième de milli-mètre de différence entre eux, il fallait partager le prix en deux parties égales, ce qui eût été comme une reconnaissance de l'abondance de biens. Mais s'abstenir et ne pas décerner la « prime annuelle », il me semble que c'est aller contre le vœu du testateur. C'est, en quelque sorte, répudier ce legs, d'ailleurs d'utilité contestable, par suite de sa rédaction fâcheuse. Or, ce legs on l'a bel et bien accepté « tel quel », la logique veut donc qu'on y satisfasse, quelles que soient les difficultés que présente sa réalisation sous peine d'en amener la caducité, ce que, certainement, l'Académie n'a pas entendu faire.

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo P. Boyer.

DÉCOR DE L'ACTE I^{er}. — EFFET DE JOUR

Décor de M. Jambon

Académie Nationale de Musique

L'ÉTRANGER

ACTION MUSICALE EN DEUX ACTES; POÈME ET MUSIQUE DE M. VINCENT D'INDY

LENCORE un ouvrage lyrique signé du nom d'un musicien français considérable, qui rentre à Paris après avoir dû chercher un asile momentané à l'étranger et l'avoir trouvé, comme tant d'autres, sur la scène du théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles. Mais cet opéra-ci aura effectué ce voyage de retour beaucoup plus rapidement que d'autres, puisqu'il n'y avait pas encore un an qu'il s'était joué sur les bords de la Senne. C'est, en effet, au mois de janvier 1893 qu'il me fut donné d'entendre, là-bas, cette partition si sérieusement conçue et si solidement établie par l'auteur de *Fervaal*, qui ne sacrifie rien au hasard de l'inspiration, réfléchit longuement à ce qu'il entend faire, et qui, quand il se met en marche, va droit son chemin, parce qu'il sait très bien où il veut aboutir.

Le sujet du nouvel ouvrage de M. d'Indy est des plus simples, et l'on trouve infiniment peu d'action dans cette « action musicale », qui peut se résumer en quelques lignes. Ce drame mystique et symbolique nous retrace la dernière épreuve et le dernier sacrifice d'un homme, un homme de la mer, qui a couru le monde en

cherchant à faire le bonheur des autres et qui, fixé depuis peu dans un pauvre village de pêcheurs, où, du reste, il ne rencontre que méfiances et ne récolte qu'injures, se sent pris d'amour pour une jeune fille beaucoup plus jeune que lui et cherche à s'éloigner d'elle pour ne pas entraver l'élan de la jeunesse, pour lui permettre d'épouser un brillant brigadier des douanes, à qui elle est fiancée. Mais la jeune Vita n'est pas restée insensible à l'amour mal dissimulé de l'Étranger; elle se détache d'un être vulgaire et vaniteux comme le beau douanier pour se vouer à l'apôtre de bonté qu'est ce mystérieux Étranger. Et lorsque celui-ci, désespérant de réaliser son œuvre de charité sur la terre, sacrifie héroïquement sa vie pour essayer d'arracher des malheureux à la tempête, il ne trouve pour l'accompagner que l'enthousiaste Vita : la mer les engloutit tous les deux sans qu'ils aient pu accomplir ce sauvetage, et ce n'est qu'au delà de cette vie qu'ils trouvent la récompense due à leur amour et à leur charité.

M. d'Indy me semble être actuellement dans la pleine possession de son beau talent : les chants que lui dictent son émotion personnelle et le grand savoir qu'il a puisé dans les leçons de César Franck, se combinent et s'amalgament à présent d'une façon par-



Photo Cautin & Berger.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'ÉTRANGER

Vita. — M^{lle} Lucienne Bréval

faite pour constituer une des personnalités les plus marquantes de l'École française; mais pourquoi paraît-il tellement s'offusquer de ce qu'on le qualifie de wagnériste et de ce qu'on croie reconnaître en ses œuvres, dans ses poèmes comme dans sa musique, l'influence de Richard Wagner?

Eh! certainement, ce n'est pas Wagner qui a eu le premier l'idée d'employer certains motifs caractéristiques, — cela a été dit cent fois, surtout par ses ennemis, pour diminuer son mérite, et pas n'était besoin de le répéter, — mais c'est lui, lui le premier, qui a tiré de cet assemblage, de cette juxtaposition, de cette fusion de tous ces motifs les uns dans les autres, une langue musicale extraordinairement éloquente, où tous les agents sonores, les instruments de l'orchestre autant que les voix, parlent ensemble ou tour à tour, et arrivent à former un poème à la fois vocal et instrumental d'une intensité d'expression sans pareille. Il fallait qu'un génie hors ligne apparût pour tirer d'aussi prodigieux effets des thèmes ou motifs caractéristiques qui étaient restés jusque-là à l'état d'indications plus ou moins saisissantes, mais de simples indications, et M. d'Indy a grandement tort de vouloir se séparer ainsi de Wagner, car c'est au contact de ses chefs-d'œuvre, dont il s'est imprégné, qu'il a acquis cette maîtrise supérieure dans le maniement de l'orchestre, cette habileté à évoquer par les sons les personnages qu'il veut faire vivre à nos yeux, à nous faire partager leurs douleurs comme leurs joies, à nous faire presque intervenir dans leurs combats intérieurs.

Ce n'est pas par un effet du hasard, c'est par un calcul très réfléchi de l'auteur que, durant tout le premier acte, et tant que les personnages répriment leurs sentiments ou les laissent à peine deviner, leur dialogue est également, au point de vue musical, comme arrêté, contraint dans son essor. Les idées n'y acquièrent pas encore leur plein épanouissement, et si le prélude où retentit, par-dessus les ondulations de la mer, le beau thème de la charité; si la noblesse et la bonté de l'Étranger à l'égard de ceux qui le huent, si les anxieuses interrogations qu'il adresse à Vita et les réponses doucement émues qu'elle leur fait, si l'amour concentré

de l'homme et la vague rêverie de la jeune fille en face de la mer nous frappent déjà par leur accent pénétrant, ce sera bien autre chose au second acte, après cet émouvant morceau d'orchestre où les divers thèmes s'entre-choquent et se superposent, où déborde l'amour qui entraîne ces deux cœurs l'un vers l'autre, où la symphonie, — car c'est bien une symphonie avec paroles chantées que cet *Étranger*, — atteint à une étonnante intensité d'expression. Ce deuxième acte, en entier, d'ailleurs, nous domine et nous étreint, avec la superbe invocation de Vita prenant la mer pour confidente de son nouvel amour, avec le magnifique récit de l'Étranger : « Mon nom? Je n'en ai pas; je suis celui qui rêve », que couronne une explosion irrésistible de l'orchestre et de la voix; avec la douce phrase de la remise de l'émeraude et les suprêmes adieux de l'Étranger avant le chaînemenent de cette tempête formidable où éclatent toute la science orchestrale et la prodigieuse habileté technique du compositeur.

M. Gailhard, en ouvrant son théâtre à M. d'Indy, s'est efforcé de lui prouver qu'il n'aurait rien à regretter à Paris de ce qui lui avait été octroyé à Bruxelles. M. Delmas et Mademoiselle Bréal, chargés des deux rôles qui remplissent tout ce drame, y ont déployé, avec leur plus belle voix, leur profond sentiment dramatique et une grande chaleur de jeu, en artistes très vivement pénétrés de la beauté de l'œuvre et de l'importance de leur tâche; M. Laffitte et Mademoiselle Goulancourt se distinguent aussi dans les personnages secondaires du douanier et de la mère de Vita; de plus, l'orchestre, qui joue ici un rôle tellement prépondérant, s'en acquitte à merveille sous la direction de M. Paul Vidal; les chœurs, dans l'épisode final, joignent leurs voix à celles de l'orchestre de la façon la plus saisissante, et les mouvements de la mer, les flots qui déferlent avec violence, qui inondent le môle et renversent les pêcheurs, ajoutent encore à la grandeur terrifiante de la scène... Ah! pour le coup, je comprends que M. d'Indy ne regrette pas Bruxelles.

ADOLPHE JULLIEN.



Photo P. Boyer.

OPÉRA. — L'ÉTRANGER. — DÉCOR DE L'ACTE II. — EFFET DE NUIT

Décor de M. Jambon.



Photo Manuel.

LE PRIEUR
(M. Allard)

LE MOINE SCULPTEUR BONIFACE
(M. Huberdeau)

LE MOINE CRIEUR
(M. Fugère)

LE MOINE POÈTE
(M. Vignié)

LE MOINE PEINTRE
(M. Carbone)

LE MOINE MUSICIEN
(M. Billot)

LE MOINE MUSICIEN
(M. Guillemaut)

Les Moines de l'Abbaye de Cluny

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Le Jongleur de Notre-Dame

MIRACLE EN TROIS ACTES

POÈME DE M. MAURICE LÉNA, MUSIQUE DE M. MASSENET

CEST une naïve et charmante légende du moyen âge que celle que M. Massenet a mise en musique et qui vient de triompher avec tant d'éclat en cette fin de saison. Le moyen âge ne détestait pas les complications, dans ses « miracles », mais c'est par la simplicité surtout que son héritage littéraire nous charme aujourd'hui : c'est pour l'avoir compris ainsi que le maître musicien a si complètement réussi.

Oui, son œuvre, d'une maîtrise si libre et si sûre, est essentiellement *simple* ; elle a gardé tout le parfum de naïveté enjouée de la légende originale ; c'est une partition lumineuse et légère, avec des idées, et des idées claires, ce qui devient si rare, et nulle peut-être, parmi tant de prestigieuses créations du maître, ne s'est montrée à nous parée de tant de jeunesse et de grâce. De son côté, M. Maurice Léna n'a pas traité avec moins de simplicité et de style le sujet que lui offrait la légende et qu'il a res-

serré en deux épisodes. Aussi l'œuvre, musicale ou poétique, a-t-elle un grand cachet de vérité.

Le premier acte nous mène sur la place de Cluny, où le populaire s'ébat, à l'ombre du fameux monastère, en refrains aux tonalités anciennes.

Puis, c'est le jongleur surgissant tout blême, hâve, miséreux, parmi les danses ; raillé pour sa maladresse et sa simplicité, forcé d'entonner un refrain païen dont son cœur dévot gémit tout bas, le voici encore réprimandé par le prieur, qui est sorti tout indigné. Pourtant, ses larmes touchent le moine, qui lui ouvre l'asile de paix où il pourra servir Notre-Dame. Les hésitations du jeune homme, qui se traduisent par une invocation à sa liberté chérie, d'une mélancolique poésie, puis le retour du frère cuisinier chargé de fleurs et de provisions, et sa cantilène : « Pour la Vierge, d'abord, voici les fleurs qu'elle aime », d'un tour plein de saveur, terminent ce premier épisode, si varié de couleur.



Photo Menard.

JEAN (M. Marechal)

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME. — ACTE 1^{er}

Décor de M. Jasseron.



Photo Menet.

JEAN (M. Maréchal)

BONIFACE (M. Fugère)

LE PRIEUR (M. Allard)

Décor de M. Jassonne.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME. — ACTE I^{er} (scène finale)



Photo Mamuel.

BONIFACE
(M. Fugère)OPÉRA-COMIQUE. — LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME. — ACTE II. — SCÈNE 1^{re}Décor de M. Jusseau,
JEAN (M. Maréchal)

Le second et le principal est placé dans le cloître même du monastère, dont l'aspect de blanche nudité, traversé par les blanches robes des moines, produit dès, le lever du rideau, cet effet harmonieux de simplicité et de paix que Théophile Gautier n'eût pas manqué d'appeler « une symphonie en blanc majeur ». On sait d'ailleurs que Cluny était le grand foyer d'art du moyen âge, et l'on comprend que le petit jongleur, le frère Jean, qui ne sait rien faire, s'y dût trouver mal à l'aise. On le raille un peu, chacun se vante un peu de ses talents à ses dépens ; seul, le frère cuisinier l'encourage. La Vierge aime les humbles, les bergers... et il conte la belle légende de la rose qui a refusé d'abriter l'Enfant Jésus poursuivi par les meurtriers, et de la petite sauge qui l'accueillit et qu'a bénie la Vierge mère.

Je voudrais pouvoir détailler l'analyse musicale de tout cet acte, qui débute par un si délicat prélude, se poursuit avec une variété où rien n'est forcé, ni l'onction, ni la raillerie, et aboutit à cette charmante légende en demi-teinte. Il est d'ailleurs relié à l'acte suivant par une nouvelle page d'orchestre, une pittoresque *pastorale mystique*, qui continue l'impression en l'élargissant, en l'élevant aussi jusqu'à cet acte de foi auquel nous fait assister ce dernier tableau, devant l'autel de la Vierge. — Les chants des religieux s'éloignent, tout se tait... le naïf jongleur approche tout doucement, ouvre son petit bagage d'autrefois, prie d'abord de tout son cœur, puis ôte sa blanche robe, et donne sa « séance » coutumière de jadis à Notre-Dame : quelques tours, quelques chansons, enfin la bourrée de son pays...

Grand scandale, cependant, du prieur et des frères.... Soudain la statue de la Vierge s'éclaire d'une lumière divine, et, prévenant l'anathème, son bras tourné vers le jongleur, le bénit lentement... Bientôt, le frère Jean, qui s'accusait humblement, et qu'on entoure maintenant avec respect, tombe en extase au pied de l'autel et meurt doucement parmi les chants célestes,

tandis que le prieur murmure le mot évangélique qui est l'épigraphie de l'œuvre et son esprit même :

Heureux les simples, car ils verront Dieu !

La mise en scène, il va sans dire, est d'un goût parfait, mais l'exécution n'est pas moins séduisante, soit que l'orchestre, sous la main si ferme et si délicate de M. Luigini, détaille les finesses de cette exquise musique, soit que les chœurs, légers et souples, donnent cette impression de vie harmonieuse qui se dégage si colorée de toute l'œuvre.

On sait que *le Jongleur de Notre-Dame* avait été joué d'abord à Monte-Carlo, il y a deux ans. M. Maréchal a gardé son rôle, celui du petit jongleur, où il se montre si étonnamment vrai, si franc, si simple, comme il convenait. M. Renaud avait créé le rôle du frère Boniface, le cuisinier, M. Lucien Fugère l'a repris en maître, avec une bonhomie relevée de finesse et d'ailleurs sa diction ordinaire, si merveilleuse. M. Allard, dans le grave prieur, MM. Carbonne, Guillamat, Huberdeau, Billot, dans les moines artistes, ont été excellents de style également. — Et nul ne s'est avisé de regretter que la pièce manquât de voix de femme, ce qui est déjà une singulière réussite.

La soirée a débuté par un petit acte dont il faut dire deux mots en passant, *le Cor fleuri*, qui met en scène Obéron et la Fée des fleurs, et une jeune fille dont elle est marraine, et un jeune poète qu'aime la jeune fille et qui s'éprend de la fée.... M. Halphen a écrit sur le livret une partition peu profonde mais d'une belle séduction, harmonieuse en demi-teinte, et pleine de motifs mélodiques et délicats. La fée a été délicieusement représentée par Mademoiselle Suzanne Cesbron, très en beauté ; la jeune Dorielle par Mademoiselle Vauthrin, fort gracieuse, et le poète par M. Muratore, ténor de charme.

HENRI DE CURZON.



Photo Manuel.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

Jean. — M. Maréchal



Photo Coutin & Berger.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE COR FLEURI

Silvère. — M. Muratore



Photo Manuel.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE COR FLEURI

2^e Fée, M^{lle} Padilla — Dorielle, M^{lle} Vauthrin — 3^e Fée, M^{lle} Cortez



Mademoiselle Marthe Régner

DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

QUAND Marthe Régner vint au monde, les fées, les bonnes fées empruntèrent des ailes au magasin des accessoires et s'envolèrent vers son berceau. L'une dit : « Tu seras jolie. Tes yeux seront tendres, tes cheveux seront blonds, tes lèvres demeureront enfantines et ta voix claire ne murmurerait que des phrases innocentes. » Une autre déclara : « Oui, tu seras jolie. Mais je veux que tes regards soient gais aussi et malicieux. Je ne tolérerai pas que tes boucles soient d'une nuance fade. J'ornerai ta bouche d'une langueuse amoureuse et tu seras capable d'émettre des notes graves et même angoissées. » Une troisième ajouta : « Je t'inspirerai la vocation du théâtre et tu seras l'espoir du Conservatoire. » Une quatrième affirma : « Je désire que ton talent soit personnel. » La cinquième, qui était méchante, frotta l'une contre l'autre ses mains ridées et murmura : « Je voulais te faire un présent funeste ; mais c'est inutile. Mes sœurs, en te parant de qualités contradictoires et en te marquant pour la carrière dramatique, t'ont créé d'assez nombreuses difficultés. Leur

générosité fut bien imprudente. Petite fille, j'étais venue pour te

faire du mal et voici que je te plains ! »

Cependant Marthe Régner grandit, fut sevrée et entra bientôt au Conservatoire. Dès qu'elle concourut, le public l'acclama. Les jurés ne lui décernèrent pas le premier prix et furent presque *lynchés*. L'hiver suivant elle apparut (déjà !) sur la scène de la Comédie-Française, dans *Struensee*. Elle prononçait quelques vers en offrant des fleurs à une souveraine. Sa grâce était si touchante, ses intonations si justes et si émues que les abonnés eux-mêmes furent séduits et l'applaudirent. Au mois de juillet, elle obtenait la grande récompense. Les portes de la Maison ne lui furent pas aussitôt ouvertes. On la pria de passer quelque temps à l'Odéon.

Docile, Marthe Régner traversa les ponts, bien décidée à travailler, et elle pensait : « Que m'a donc prédit la mauvaise fée ? Mon avenir n'est-il pas riant ? » Cependant la mauvaise fée n'avait point tout à fait tort. »

En France, tout artiste doit être rangé dans une catégorie



Photos Reutlinger.

Mlle MARTHE RÉGNER
REVUE. — UNION ARTISTIQUE



Photo P. Boyer.

M^{LE} MARTHE RÉGNIER

Rôle de la *duchesse de Xaintrailles*. — *LA CARRIÈRE*

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

bien définie et porter une étiquette. Un peintre paysagiste serait bien audacieux s'il tentait de faire des portraits. Un écrivain qui se serait complu dans le rêve risquerait gros en prenant tout à coup ses sujets dans la vie moyenne et bourgeoise. Marthe Régnier fut classée parmi les ingénues. Elle était destinée à jouer éternellement les innocentes du répertoire classique et les jeunes filles sentimentales de Scribe, Dumas et successeurs. Mais comme elle est intelligente et fine, elle n'eut jamais qu'un médiocre goût pour cet emploi. Agnès, soit ! Agnès n'est point vertueuse ; c'est une simple qui, tout naturellement, devient une rouée. Agnès n'est point une ingénue. Mais Blanche des *Fourchambault*, c'est le rôle fâcheux entre tous. Marthe Régnier dut le tenir. Elle trouva cependant, à l'Odéon, des créations plus dignes de l'intéresser.

Lydie de la *Guerre en dentelles* ? Non ! Il est évidemment agréable de porter un costume seyant, mais enfin... *Le Petit Chaperon rouge* de Lefebvre ? Plutôt ! Ah ! qu'elle évoqua joliment le trouble de la petite fille qui trouve une telle douceur à être croquée par le loup ! Mais, est-ce bien une ingénue l'adolescente

du vieux conte qui s'attarde dans le bois ombreux au lieu d'aller porter tout droit à sa grand'mère la galette et le pot de beurre ? Son grand effort, elle le donna dans *l'Enchantement*, l'adorable pièce de Bataille. Elle y était cette Jeannine inconsciente et perverse qui s'éprend de son beau-frère et qui, par une tactique douloureuse et irraisonnée, le conduit presque à l'inceste. Mais cette petite dépravée, cette enfant qui est torturée par la passion plus qu'une femme, cette gamine qui sait tenter le désir de l'homme, est-ce bien une ingénue ?

On ne songea pas à se poser cette question. Marthe Régnier avait représenté avec succès à l'Odéon des rôles de jeunes personnes qui n'étaient point mariées et qui ne vivaient pas en marge de la société : elle était donc et devait rester à jamais une ingénue, l'ingénue, la fâcheuse ingénue. Il fut décidé qu'elle tiendrait cet emploi à la Comédie-Française.

Elle débuta avec un grand succès, le 12 juin 1901, dans *l'École des Femmes*. On l'obligea aussitôt à tenir les rôles insignifiants, — oui insignifiants, — qu'on trouve même dans les chefs-d'œuvre de Molière : Marianne, par exemple, dans *Tartuffe*, et, dans *le Médecin malgré lui*, la pauvre Lucinde, la fille qui est devenue muette, et Hyacinthe dans *les Fourberies de Scapin*. Elle fut les niaises jeunes filles du répertoire, Pauline dans *le Testament de César Girodot*, Renée de Cervoys dans *le Député de Bombignac*, Jeannie dans *François le Champi*. Elle fut les jeunes filles volontaires et insupportables d'Alexandre Dumas fils, Hermine dans *le Fils naturel*, Marthe de Bardannes dans *Denise*. Dans les pièces nouvelles et dans les reprises on lui réserva des demi-figurations, Madame Doizy, dans *le Nuage*, le petit Gorlois dans *les Burgraves*, Juana dans *Rome vaincue*, l'insupportable Jeannine, dans *Gertrude*. Telle fut sa carrière à la Comédie-Française. On lui attribua tous les rôles nuls et factices, sous prétexte qu'elle était une ingénue. Cependant, — par un hasard heureux autant qu'inexplicable, — dans *la Petite Amie*, de Brieux, elle reçut un rôle, d'ailleurs très court, d'ouvrière gaie, vivante, un peu inquiétante aussi. Elle joua ce personnage de Maria avec tant de naturel et tant de verve qu'elle dérida le public et que toute la presse célébra son talent.

Mais les autorités déclarèrent : « Décidément, elle n'est pas l'ingénue que nous avions espérée. Heureusement Mademoiselle Garrick est là. »

Non ! braves gens, elle n'est pas une ingénue, du moins elle n'est pas l'ingénue que vous souhaitez. Elle est capable de jouer des rôles de jeunes filles vivants et vibrants, dramatiques ou gais. Elle l'a prouvé, au Vaudeville, en étant dans *Antoinette Sabrier*, la plus mélancolique des fiancées, et, dans *l'Esbroufe*, la plus rieuse et la plus honnête des jeunes bourgeoises d'Allemagne. Elle a montré, dans *la Carrière*, qu'elle peut être une femme, une vraie femme, sensible, coquette, et qui sait se garder. Dans *la Troisième Lune* elle a librement déployé un de ses dons, qui n'est pas le moins précieux, la fantaisie, la divine fantaisie.

Elle triomphe enfin de la vieille et méchante fée. Ses qualités contradictoires l'ont empêchée de se confiner dans des rôles artificiels et vains : une belle carrière s'ouvre à la richesse de son talent et à son charme.

NOZIÈRE.



Photo Reullinger.

M^{lle} MARTHE RÉGNIER, du Théâtre du Vaudeville
Rôle de Jeannine. — *L'ENCHANTEMENT*. — ODÉON



Photo Heutinger.

M^{LE} MARTHE RÉGNIER
DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE
Rôle de *Ly*. — LA TROISIÈME LUNE



Photo Larcher.

BERNARD LE GARÇON LA PATRONNE
(M. Jolly) (M. Jacquier) (M^{me} Moïna Clément)

M^{me} DE REVEL PETIT RAYMOND HENRI MÉGRET
(M^{me} Andrée Mégard) (M. Laroche)

Decor de M. Lamentier.

2^e TABLEAU. — La Chambre n^o 33

AMBIGU-COMIQUE

La Bâillonnée

DRAME EN DEUX PARTIES, CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, DE MM. PIERRE DECOURCELLE & PAUL ROUGET

LA « bâillonnée » ne l'est qu'au figuré dans la pièce jouée en ce moment à l'Ambigu, mais elle n'en est pas moins fort à plaindre. Un mauvais plaisant a dit : « Délivrez-moi des souffrances physiques, je me charge des morales. » L'héroïne du drame de MM. Pierre Decourcelle et Rouget n'a pas de ces accommodements pleutres avec la douleur. L'affreux bâillon moral qui l'empêche de parler lui est cent fois plus insupportable que n'importe quel linge ou foulard serré cruellement sur la bouche.

C'est qu'aussi la féconde imagination des auteurs a su accumuler sur la tête de Pauline de Revel toutes les affections dont la fatalité antique accabla les reines des tragédies grecques.

Son premier malheur fut d'épouser Jean de Revel, le second de le perdre. Le vieux comte de Revel, influencé par



Photo Manuel

COMTE DE REVEL (M. Dieudonné)
AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE

l'orgueil exagéré de sa naissance, a vu de mauvais œil le mariage de son fils avec Pauline, fille de bourgeois. Il ne pardonnait pas ce mariage qui légitimait deux enfants nés avant l'intervention du maire et du curé. Aussi, Jean disparu, son père entend que Christian et Isabelle ne restent pas sous le toit d'une mère qu'il exècre et méprise. Tous ses efforts tendent vers un rapt plus ou moins légal.

Mais, ce coup de force, qui lui fournira les moyens de l'exécuter ?

Pauline a un frère, Henri Mégret, qui a, par un terrible enchaînement de circonstances, été condamné pour un vol, qu'il n'a pas commis, au préjudice d'un banquier. Il n'a pas pu, une fois sa peine subie, se réhabiliter, marcher le front haut, et cette poignante injustice de la justice humaine, brise en lui avant l'heure les ressorts de la vie.

Au moment de mourir, il fait venir sa sœur à son chevet et lui demande d'être une seconde mère pour un fils du nom de Raymond, qu'il laisse sans ressources. Elle accepte. Malheureusement, le comte de Revel, qui fait suivre sa belle-fille, a su par

le Tricoche ou le Cacolet envoyé sur ses pas, que Mégret, toujours soucieux de cacher un nom injustement déshonoré, s'appelle Chiraz sur le registre de l'hôtel où il est descendu pour mourir. Il n'en faut pas plus au comte pour conclure que ce Chiraz n'est pas un frère pour Pauline, mais bien un amant, que Raymond est le fruit d'adultères amours, et qu'il a, lui, comme grand-père, tous les droits d'enlever Christian et Isabelle à une mère indigne. C'est ce qu'il fait avec la complicité d'un triste sire, le baron Taverny, qui se venge du même coup de Pauline, coupable à ses yeux de ne point agréer ses assiduités. Et quand Pauline vient redemander ses enfants qu'on lui vole, le comte de Revel reste sourd à ses protestations. L'infortunée Pauline n'a plus qu'à partir la tête basse, sans même songer à mettre en œuvre la justice. Avec quel argent paiera-t-elle un avoué, un avocat ? Silence aux pauvres !

C'est à partir de cet attentat que le « bâillonnement » commence, car tout ce que nous venons de raconter n'est, en réalité, qu'un intéressant prologue. L'action s'engage quinze ans après.

Ces quinze années ont été pour Pauline un long baigne. La vie lui a été implacable. Elle s'est établie modiste *Au Chapeau de la Marguerite*, et la clientèle n'est pas venue. Elle est à la veille de faire faillite au moment où le rideau se lève. Pour comble de douleur, Pauline voit entrer dans son magasin Isabelle et Christian, devenus grands. Isabelle a perdu une voilette et vient en acheter une par hasard *Au Chapeau de la Marguerite*. La pauvre mère reconnaît tout de suite ses enfants, autour desquels sa tendresse rôde de temps en temps, mais eux ne la reconnaissent pas. Et après leur départ, à peine a-t-elle séché ses yeux, qu'elle voit devant elle l'odieux Taverny, dont l'obsédante passion la révolte, qu'elle repousse, indignée, et qui, furieux, va lever la main sur elle, lorsque soudain Raymond, son neveu, avec lequel elle vit, entre dans le magasin, bondit sur le misérable et va lui faire un mauvais parti. Mais Taverny le brave et il ose lui jeter à la face : « Au lieu de vous faire redresseur de torts, songez à ceux qui furent commis par d'autres. » Et il lui crie avec une injure le déshonneur paternel. Désespéré, Raymond part s'engager à la Légion étrangère, où il emportera sous les plis du drapeau l'image d'Isabelle, qu'il a connue par Christian, son ancien camarade de collège.

Le tableau suivant a pour cadre un coin des Champs-Élysées, où presque tous les personnages du drame se retrouvent. Pauline, réduite au dernier degré de la misère, est prête à tendre la main avec Germaine. Le comte de Revel, qui passe dans une allée, la reconnaît, reste inexorable devant ses supplications. Et cette cruauté donne à Pauline un saisissement tel que, la faiblesse causée par l'épuisement et la faim aidant, elle tombe évanouie. Une foule s'ameute, que fend une jeune femme, laquelle vide sa bourse pour venir en assistance à la malheureuse. Et l'on a deviné que cette généreuse jeune fille n'est autre qu'Isabelle.

Comment se termine ce long calvaire de Pauline ? Par le plus heureux dénouement du monde. Christian retrouve sur une miniature les traits de sa mère. Et le foyer se reforme heureux, au complet. Quant au traître Taverny, son compte est bon. Une brave fille, Riquette, qui fut « première » chez Pauline, le démasque. Il ne lui restera plus qu'à s'aller faire pendre ailleurs.

La pièce a une interprétation hors pair. Madame Mégard, qui a créé le rôle de Pauline avec une incomparable maîtrise, a trouvé une remplaçante digne d'elle en ces derniers temps. Même mention pour Mademoiselle Cheirel, excellente de tout point.



Photo Reutlinger.

PAULINE DE REVEL (M^{me} Andrée Mégard)
AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE



Photo J. L.

CHRISTIAN
(M. André Brulé)

ROCHELLE
(Mlle Chéned)

GABELLE
(Mlle Derives)
CLÉMENTINE
(Mlle R. Leduc)

PAULINE DE REVE
(Mlle André Megard)

AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE. — 4^e TABLEAU. — Au Chapeau de la Marguerite



Photo Manuel.

ISABELLE (M^{lle} Derives)

GERMAINE (M^{lle} Leduc)

AMBIGU-COMIQUE. — *LA BAILLONNÉE*. — 5^e TABLEAU. — *Un coin des Champs-Élysées*



Photo Lereher.

RIQUETTE
(M^{lle} Cheirel)

LE COMTE DE REVEL LE BARON DE TAVERNY
(M. Dieudonné) (M. Étévant)

Décor de M. Lemaître.

AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE. — 5^e TABLEAU. — Un coin des Champs-Élysées



Photos Manuel.

LE BARON DE TAVERNY (M. Etiévant)
AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉECHRISTIAN DE REVEL (M. André Brulé)
AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE

Dieudonné, en comte de Revel, a été égal à lui-même et à son beau passé de comédien. MM. Monteaux, Brulé, Laroche, Etiévant complètent l'ensemble masculin de remarquable façon. Aux derniers ou plutôt aux dernières les bons. Mesdemoiselles Leduc et Derives ont plu infiniment. Retenez ce dernier nom, c'est celui d'une comédienne d'avenir. Tout fait donc présumer que *la Baïllonnée* bravera victorieusement les chaleurs estivales.

J'en ai pour garantes les larmes des spectatrices qui coulent, paraît-il, aussi abondamment chaque soir que le jet d'eau inauguré devant les fauteuils d'orchestre. Et c'est tant mieux que *la Baïllonnée* prospère, car Musset a toujours raison :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

GASTON JOLLIVET.



Photo Larcher.

RIQUETTE (Mlle Cheirel) ANATOLE (M. Villa) M^{me} DE REVEL (M^{me} Mégard) LE C^{te} DE REVEL (M. Dieudonné) R. MÉGRÉT (M. Monteaux) CHRISTIAN (M. A. Brulé) GERMAINE (Mlle Leduc) ISABELLE (Mlle Derives)AMBIGU-COMIQUE. — LA BAILLONNÉE. — 7^e TABLEAU. — *Le Droit de la mère*

Décor de M. Lecomte.



Photo Compagnie Belge (Bruxelles).

M^{lle} FONTENEY
DU THÉÂTRE DU GYMNASÉ